

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

La femme dans l'Évangile selon S. Luc

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1975, tome 71, p. 129-140

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

*La femme dans l'Évangile selon S. Luc**

Le Nouveau Testament n'a pas écrit de théologie de la femme. Davantage : la question de la femme ne se pose plus pour les théologiens du Nouveau Testament. La liberté presque désinvolte de Jésus a bousculé les barrières ; ses affirmations ont disloqué les classifications religieuses, saccagé les hiérarchies admises dans le peuple de l'Alliance. « Qui est ma mère ? et mes frères ? Et, promenant son regard sur ceux qui étaient assis en rond autour de lui, il dit : Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère »¹.

Désormais seul compte l'appel du Père et la réponse de la foi par et en Jésus-Christ. Saint Paul l'affirmera avec force : « Vous tous en effet, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ : il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous **vous ne faites qu'un** dans le Christ Jésus »². Être en Jésus-Christ ou ne pas être en Lui, voilà l'enjeu. Et, pour accéder à cette vie en Jésus-Christ, nul n'a un titre quelconque à faire valoir, sinon, peut-être, celui de sa faiblesse.

Notre étude ne saurait donc d'aucune manière remettre en cause la portée d'un tel bouleversement, fût-ce au profit de la femme. C'est pourquoi nous préciserons notre question de la façon suivante : étant reconnue l'égalité de l'homme et de la femme dans leur pauvreté radicale

* Texte d'une conférence donnée à la Pelouse, sur Bex, dans le cadre d'une rencontre pour laïcs, le 19 janvier 1975.

¹ Mc 3, 33-35 // Mt 12, 46-50 // Lc 8, 19-21.

² Ga 3, 27-28. Saint Paul exalte surtout cette égalité face aux prétentions de certains Juifs.

en face du don de Dieu et souligné le néant de toute prétention humaine à l'égard du salut, comment saint Luc ressent-il et exprime-t-il la vocation de la femme à l'heure du Christ et de l'Eglise ?

I

DES PRÉFÉRENCES SIGNIFICATIVES

a) Le vocabulaire nous fournit un premier indice : saint Luc utilise avec prédilection les termes « **femme** » et « **veuve** ». Alors qu'on rencontre 29 fois le mot « femme » en Matthieu, 16 fois en Marc et 17 fois en Jean, saint Luc l'utilise 41 fois. Et, ce qui est plus éclairant, sur ces 41 occurrences, 26 n'ont pas de parallèle dans les autres évangiles³.

Le terme de « veuve » est encore plus significatif. Ni Matthieu ni Jean ne l'utilisent. Marc l'emploie trois fois. Par contre Luc nous fournit 9 occurrences, dont 6 en des passages sans parallèle⁴.

b) Saint Luc veut donc accorder une place importante à la femme. Cela se confirme si l'on parcourt **les pages qui lui sont propres**⁵. Voici les principaux passages, transmis par Luc seul, dans lesquels la femme joue un rôle important :

Lc 1 : Elisabeth et Marie ;

Lc 2 : Anne ;

Lc 7, 12-15 : veuve de Naïn ;

Lc 7, 36-50 : la pécheresse ;

Lc 8, 2-3 : suite féminine de Jésus ;

Lc 10, 38-42 : Marthe et Marie ;

Lc 13, 10-17 : la femme voûtée et guérie ;

³ Voici les 26 cas où le texte de Luc n'a pas de parallèle : 1, 5.13.18.24.42 ; 4, 26 ; 7, 37.39.44bis.50 ; 8, 2.3 ; 10, 38 ; 11, 27 ; 13, 11.12 ; 14, 26 ; 15, 8 ; 17, 32 ; 18, 29 ; 22, 57 ; 23, 27.55 ; 24, 22.24.

⁴ Voici ces six passages : 2, 37 ; 4, 25.26 ; 7, 12 ; 18, 3.5.

⁵ L'on sait que l'évangéliste Luc semble connaître l'évangile de Marc et une source qu'il utilise en commun avec Matthieu. De plus son enquête d'« historien » lui donne accès à plusieurs éléments de la tradition de Jésus qu'il est seul à transmettre. Ses préférences théologiques se manifestent souvent dans le choix et la présentation de ces éléments qui lui sont propres.

Lc 15, 8-10 : la femme à la drachme ;
Lc 18, 1-8 : la veuve et le juge ;
Lc 23, 27-31 : les filles de Jérusalem.

Notre étude ne se prétendant nullement exhaustive, ce sont ces passages qui retiendront essentiellement notre attention.

II

DES PROCÉDÉS LUCANIENS

Cette mise en évidence de la femme ne doit pas être comprise sans référence aux procédés de composition chers à saint Luc. Nous en retiendrons trois principaux.

a) Saint Luc établit **des liens multiples entre l'Ancien et le Nouveau Testament**, en particulier entre Elie et Jésus. Cela explique pourquoi il parle de femme et de veuve en 4, 25-26. De même la présence des femmes sur la voie du calvaire est évoquée en référence à Za 12, 10-14.

b) La mention de la femme dans d'autres passages s'explique par la propension de Luc à **radicaliser** les exigences morales pour les disciples de Jésus. On lira les deux célèbres passages où il est question de « haïr »⁶ ou de « quitter »⁷. Luc ajoute « sa femme » avec la nette volonté de pousser à l'extrême la profondeur d'adhésion du disciple à l'égard de son maître. Cet amour des extrêmes lui fera souligner la perte du fils unique. Il commande peut-être son insistance sur le thème de la veuve, parce que représentant mieux la catégorie des personnes sans lien et sans appui.

⁶ 14, 26 : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, ... » La TOB traduit « sans me préférer ». Nous croyons qu'il vaut mieux conserver « haïr ». Pour deux raisons : le verbe exprime bien le radicalisme de Jésus et celui de Luc qui s'affirme dans l'ajoute « et sa femme ». De plus le verbe n'exprime pas seulement l'idée du comparatif (aimer moins) mais souligne que si l'amour d'une autre personne entraine en conflit avec l'amour de Dieu, cet amour devrait se muer radicalement en haine. On ne fait pas sa part à Dieu.

⁷ 18, 29 : « personne n'aura laissé maison, ou femme, ou frères, ou parents, ou enfants... »

c) Saint Luc veut surtout fournir **une histoire suffisante**. Il a horreur des vides qui provoqueraient des questions ou manifesterait des lacunes. Il parle pour **tout le monde** et désire exprimer **l'essentiel**. Clarté du style, explications complémentaires, et surtout redoublement de mainte narration vont dans ce sens⁸. C'est cela qui, croyons-nous, l'a poussé à présenter, tout au long de son évangile, une série de couples significatifs. Voici les principaux :

Lc 1 : Zacharie et Marie ; Siméon et Anne ;

Lc 4, 25-26 : Naaman et la veuve de Sarepta⁹ ;

Lc 7, 1-17 : un centurion et la veuve de Naïn ;

Lc 7, 36-50 : Simon et une pécheresse ;

Lc 10, 29-42 : le Samaritain d'une part ; Marthe et Marie de l'autre ;

Lc 15, 3-10 : un homme puis une femme ;

Lc 18, 18 : l'ami qui supplie et la veuve qui implore.

Notons que dans la plupart de ces cas la péricope « féminine » se situe en progrès par rapport à la péricope « masculine », donnant à celle-ci une sorte d'accomplissement¹⁰.

LA VOCATION DE LA FEMME

Avant de parcourir les étapes d'une telle vocation, il importe de garder devant les yeux les orientations capitales de la théologie de saint Luc¹¹. Pour Luc, le dessein du Père est premier. Ce dessein est histoire et salut. Du côté de la personne humaine, les seuls événements intéressants

⁸ Saint Luc veut souvent exprimer la totalité, à la manière sémitique, par binômes polaires : homme-femme, c'est-à-dire l'humanité (cf. 15, 3-10).

⁹ C'est un des rares cas où il cite la femme avant l'homme. Et probablement pour respecter les données de l'Ancien Testament qui parle d'abord de la veuve de Sarepta, 1 R 17, puis seulement de Naaman, 2 R 5.

¹⁰ Les deux péricopes se situent comme les deux membres d'un parallélisme synthétique.

¹¹ Nous nous permettons de renvoyer au fascicule : Saint Luc, Echos de Saint-Maurice 4 (1974) p. 135 et ss.

concernent sa conversion¹². C'est-à-dire le passage progressif du péché et de la souffrance à la vie de l'Esprit, passage rendu possible par le dynamisme de la grâce et le oui d'une liberté qui se reconnaît pauvre.

Notre clef de lecture sera celle-ci : **à chaque étape de ce processus libérateur de la conversion, saint Luc a placé une femme comme représentante privilégiée de l'humanité.**

a) La femme : un être à sauver de la solitude : 7, 12-15

Après le geste de Jésus au profit d'un centurion, voici sa réponse spontanée à la détresse de la veuve de Naïn¹³.

Tout ici est en **progrès** sur l'épisode qui précède. Il ne s'agit plus d'un homme fort, d'un chef entouré et suivi, mais d'une femme sans lien ; épouse, mais sans mari, et mère, mais sans enfant. Il s'agit de la solitude même. L'être menacé n'est plus seulement un « serviteur aimé » (7, 2) mais un « fils unique »¹⁴. Cet être aimé n'est plus seulement atteint de maladie : on le porte en terre. C'est pourquoi Jésus ne doit pas opérer une simple guérison mais une résurrection, le signe messianique par excellence (« les morts ressuscitent », 7, 22).

La rencontre, fortement stylisée, est révélatrice des personnes. D'un côté, **la détresse personnifiée**, entourée d'un cortège funèbre : une maman en larmes¹⁵ accompagnant son enfant mort. De l'autre, à la tête de disciples et d'une grande foule (7, 11), le Seigneur-Messie¹⁶, le

¹² Nous avons consacré une notice théologique à cette notion de conversion : *Echos de Saint-Maurice* 4 (1974), pp. 200-202.

¹³ Dans cette péripécie, saint Luc nous fait sentir le rapprochement entre cette veuve et celle qu'évoque le livre des Rois (1 R 17). Il nous présente Jésus comme nouvel et définitif Elie. Cf. R. Swaels, *Jésus, nouvel Elie*, dans saint Luc, dans *Assemblées du Seigneur*, 69 (1964), pp. 41-66.

¹⁴ Cette insistance sur le « fils unique » est encore un signe du radicalisme de saint Luc, comme en 8, 42 ; 9, 38.

¹⁵ Le verbe « pleurer » est fréquemment utilisé par Luc. On lira sur ce verbe les pages de J. Dupont, *Béatitudes*, III, pp. 69-78.

¹⁶ Sur ce titre de « Seigneur » donné à Jésus avant la résurrection, cf. I. de la Potterie, Le titre KYRIOS appliqué à Jésus dans l'évangile de Luc, *Mél. Rigaux*, Gembloux, 1970, pp. 117-146.

Maître de la vie, **la tendresse personnifiée**. Pour exprimer l'émotion de Jésus, Luc utilise un verbe très fort (« il fut saisi de pitié ou de compassion », « il fut pris aux entrailles »)¹⁷, dévoilant ainsi l'incompatibilité entre l'amour de Dieu et la souffrance de ses enfants.

Sans doute, dans cette scène, nous contemplons plutôt l'anti-vocation de la femme et de l'être humain, une destinée mutilée. Mais l'acte de Jésus nous révèle que le salut doit retisser des liens d'amour, comparables à ceux qui unissent l'époux et l'épouse, qu'il doit nous restituer une situation de tendresse que la maman d'un enfant unique incarne de manière suggestive, qu'enfin il doit vaincre la mort, l'ennemi décisif. De tout cela la femme (écrasée puis comblée) nous donne une image bouleversante.

b) La femme : un être à sauver de l'injustice : 18, 1 -8

En 11, 5-8, saint Luc nous avait présenté un ami qui ne doit pas hésiter, pour obtenir le pain qui lui est nécessaire, à importuner son ami, durant le repos de la nuit. C'était une très belle parabole sur la prière de demande. Mais ici encore, dans sa seconde version, saint Luc radicalise et approfondit tous les traits de son tableau. A la place d'un ami, dans un besoin limité et temporaire, il nous présente une veuve, aux prises avec un adversaire qu'on devine puissant. Une veuve qui, pour obtenir ce dont elle ne peut se passer, ne doit plus seulement vaincre les hésitations de son ami et de sa famille, mais l'hostilité d'un juge dévoyé¹⁹.

Si cette femme, placée dans la pire des conditions, obtient ce qu'elle désire, à combien plus forte raison celui qui demande le salut l'obtiendra-t-il d'un Père plein de tendresse. Saint Luc a senti que cette veuve opprimée était particulièrement apte à évoquer chaque être humain (toutes les victimes de l'injustice et du péché, en particulier) dans son manque radical en présence de son Sauveur. Au-delà de son malheur immédiat, son attitude de prière sans défaut la situe au cœur de sa vocation de pauvre. Et du coup, pour saint Luc, elle offre une image durable de l'homme toujours pauvre et, s'il prie, toujours comblé par son Père¹⁹.

¹⁷ Nous dirions volontiers que Jésus manifeste une tendresse maternelle. Le même verbe se retrouve pour exprimer la réaction du Samaritain devant le blessé (10, 33) et surtout celle du Père devant son enfant malheureux (15, 20).

¹⁸ Dévoyé, car ce serait, par vocation, la tâche d'un juge et d'un magistrat que d'être le défenseur des veuves, des orphelins, des pauvres. Cf. Pr 31, 8-9.

¹⁹ Cf. notre fascicule, Saint Luc, pp. 169-175.

c) **La femme : un être à sauver de la déformation** : 13, 10-17

Ce récit de guérison est propre à saint Luc. Les autres évangiles présentent cependant à plusieurs reprises une situation analogue²⁰. L'observation rigoureuse des préceptes, surtout rituels, les arguties concernant le repos et la sanctification du sabbat étaient devenues des buts en soi, accaparant toute l'attention de l'homme. Elles étaient soutenues par une véritable idéologie se suffisant à elle-même et exerçant une tyrannie sur ses serviteurs. Or, comme cela arrive pour toute idéologie, le scandale éclate au contact du concret et de la souffrance qu'on devrait ignorer. Mais Jésus n'est pas venu pour servir une idéologie inhumaine et pour ignorer la souffrance de l'homme. D'où sa réaction spontanée devant cette femme « toute courbée » et son opposition viscérale à l'interprétation officielle des préceptes religieux concernant le sabbat.

Chez saint Luc, l'épisode forme un couple avec celui de la guérison d'un homme à la main desséchée²¹. Mais si le schéma général est le même, l'approfondissement, une fois de plus, n'en est pas moins évident. La description de la malade est éloquente : « elle était toute courbée et ne pouvait absolument pas se redresser » (13, 11). Sa souffrance dure depuis dix-huit ans. De plus, le lien de cette souffrance avec Satan est explicitement mentionné. C'est nous préparer à lire cette guérison comme un acte de salut.

La scène elle-même nous suggère deux remarques. La violence faite à cette femme évoquée de manière si vive nous fait entendre ce qui n'est pas dit explicitement. La vocation de la femme est **une vocation à la beauté** non à la laideur de la déformation. De plus si cette disharmonie physique est présentée comme le résultat visible de l'œuvre de Satan et du péché, elle peut aussi être le lieu de manifestation de la gloire de Dieu et de sa volonté de salut. Et du coup, cette « fille d'Abraham » (une appellation de la communauté d'Israël tout entière) devient **l'image expressive de tous les mutilés qui attendent leur libération**. Ainsi le geste de Jésus, tout en révélant le vrai visage de Dieu, s'offre à nous comme action prophétique : ce qui est accordé à cette femme le sera à tous les « courbés » de l'humanité.

²⁰ Le sabbat est fait pour l'homme. Cf. Mc 3, 1 et par. ; Jn 5, 1 ; 9, 1 et ss.

²¹ Lc 6, 6-11.

d) **La femme : un être à sauver du péché** : 7, 36-50

Ici l'opposition et le dépassement au profit de la femme s'opèrent à l'intérieur même du tableau. D'un côté un pharisien accueillant²², de l'autre une pécheresse (comme si le signalement était suffisant). Un juste selon la loi et une prostituée. Une femme qu'on regarde pour convoiter ou condamner (souvent les deux à la fois !), un être dont le contact est dégradant (« il saurait qui est cette femme qui le touche », v. 39) pour tout homme qui se respecte. Voilà deux fiches sociales sans équivoque.

Et afin que la proposition parabolique de la scène soit plus incisive, saint Luc se complaît dans la description des gestes de cette femme. Après les avoir exprimés au verset 38, il en reprend l'énumération dans les versets 44 à 46²³. C'est qu'elle doit « jouer » **le rôle de la personne qui se convertit et qui aime**. Elle doit montrer qu'il n'y a pas de conversion sans amour ni d'amour sans conversion²⁴.

Ici la femme incarne donc tous les pécheurs devant leur Sauveur. Et de manière si féminine ! On dirait que pour saint Luc la femme offre une surface de tendresse et d'engagement passionné plus grande que celle de l'homme, que son expressivité plus spontanée la prédestine aux rôles de foi et d'amour absolu.

Du reste on aura remarqué que les quatre passages évoqués nous présentent des situations qui, toutes, ont entre elles un air de famille. Le salut doit arracher à la détresse et à la solitude (a) ; il doit libérer de l'injustice (b) ; de la maladie (c) et surtout du péché, puisque c'est bien par le péché que la mort est entrée dans le monde avec tous ses fruits et séquelles²⁵.

²² Jésus n'apparaît pas toujours en opposition avec les Pharisiens. Il accepte leur invitation : 7, 36 ; 11, 37 ; 14, 1.

²³ Saint Luc utilise un procédé semblable dans la parabole du bon Samaritain où il énumère avec complaisance les gestes de bonté du Samaritain, 10, 33-35.

²⁴ Aux vv. 47^a et 48, il vaut mieux respecter le texte. Nous regrettons la traduction de la TOB influencée, semble-t-il, par des vues théologiques étrangères à saint Luc (quoique peut-être familières à saint Paul). Nous préférons la traduction d'Osty : « A cause de cela, je te le dis, ses péchés, ses nombreux (péchés) lui sont remis, puisqu'elle a beaucoup aimé » (47) « Il dit à la femme: « Tes péchés *sont remis* » (48).

²⁵ Cf. Rm 5, 12-21.

e) **La femme : disciple par excellence** : 10, 38-42²⁶

La réception de Jésus par Marthe et Marie a quelque chose de stylisé et d'exemplaire. L'élément essentiel de la scène a un caractère visuel très prononcé. On devine en effet que tout le poids de cette page repose sur le **tableau** du v. 39 (Marie, assise aux pieds du Seigneur), verset commenté un peu plus loin : « une seule chose est nécessaire. C'est Marie qui a choisi la meilleure part : elle ne lui sera pas enlevée » (v. 42).

L'importance de la scène est mieux perçue si l'on tient compte d'abord de **la place de l'épisode** dans l'évangile de Luc. Depuis 9, 51 Jésus est en montée sacrificielle vers Jérusalem, la cité du salut. Le cadre — ce Jésus ouvrant la voie à ses disciples — est fort adapté à la formation de ceux qui veulent le suivre. La voie du Seigneur (Seigneur a ici sa pleine portée messianique) sera celle de ses disciples.

De plus, de 10, 25 à 10, 42, on devine **une habile disposition** des éléments sous forme de **chiasme** :

Lc 10, 27^a : énoncé du commandement de l'amour de Dieu ;

Lc 10, 27^b : énoncé du commandement de l'amour du prochain ;

Lc 10, 29-37 : illustration de l'amour du prochain (le bon Samaritain) ;

Lc 10, 38-42 : illustration de l'amour de Dieu.

Notre passage apparaît donc comme un commentaire du premier commandement. La structure littéraire nous aide aussi mieux à saisir à quel point le second commandement est semblable au premier. Comme si la structure mimait la réalité : l'amour de Dieu conduit à l'amour du prochain ; l'amour du prochain conduit à l'amour de Dieu.

Il est enfin nécessaire de tenir compte de la **tension interne** à notre passage, entre Marthe et Marie. Cette opposition ne signifie nullement que saint Luc veuille rabaisser le travail ménager ou la vie active. C'est un procédé littéraire fréquent qui vise à mettre en pleine lumière le second personnage²⁷. Comme un phare braqué sur Marie.

Que nous enseigne ainsi Marie sur l'amour de Dieu ? Essentiellement, **qu'aimer Dieu c'est se mettre à l'école de Jésus-Christ**. Et de Jésus en marche sacrificielle vers Jérusalem. C'est s'asseoir à ses pieds, non pas

²⁶ Sur cette péripécie, on lira l'étude de Fr. Bovon, *Aimer Dieu* (Lc 10, 38-42), *Echos de Saint-Maurice* 1 (1971), pp. 33-36.

²⁷ Le procédé n'est pas propre à Luc. On le trouve, par exemple, utilisé dans la parabole du bon Samaritain, dans celle des talents, du majordome, etc.

dans une situation humiliante mais en attitude de disponibilité totale, non pas en signe de passivité mais bien de communion à son enseignement.

Marie nous enseigne aussi qu'aimer Dieu — et là le contraste avec Marthe est révélateur — c'est s'attacher au Seigneur **sans partage ni distraction**, c'est unifier le don de sa vie devant et par l'unique présence²⁸. De plus le texte nous indique que cet attachement résulte d'un choix exclusif qui répond à l'invitation du Seigneur. Choix qui permet la bonne part d'un héritage, celui des membres de l'alliance nouvelle²⁹.

Enfin Marie nous suggère qu'aimer Dieu, c'est accepter en nous le dynamisme de la parole, nous poussant à marcher avec Jésus, à aimer les autres comme lui puis à témoigner de lui. Aimer Dieu, c'est donc **accepter de devenir disciple de Jésus-Christ** (cf. 14, 25-27).

Et sur la femme, que nous apprend la péricope ? Tout d'abord elle nous révèle une réelle promotion de la femme dans l'Eglise primitive, appuyée sur l'exemple et l'enseignement de Jésus. En plein judaïsme il eût été impensable pour une femme de se vouer à l'étude de la Loi et encore moins d'être acceptée comme disciple³⁰. Alors que, pour saint Luc, c'est une femme qui a la mission suprême de nous révéler qui est le **parfait disciple du Seigneur**. Mission suprême puisque là culmine la vocation de tout croyant. Et pourquoi une femme ? parce que plus entière dans son amour, plus passionnée dans le don, l'écoute et la tendresse, plus tenace dans la fidélité, parce qu'évoquant mieux le lien conjugal Christ-Eglise ?

f) La femme : celle qui suit et qui témoigne

Comme conclusion de notre enquête, il est instructif de lire d'un trait plusieurs passages retenus par Luc seul. Tout d'abord 8, 2-3. Ces versets résument les étapes que nous avons parcourues. Saint Luc sent le besoin de nous dire que celles qui accompagnent Jésus, pour le suivre et le servir, étaient d'abord victimes d'esprits impurs et de maladies. Nous retrouvons cette suite féminine sur le chemin du calvaire (23, 27). Saint Luc les évoque aussi, formant couple avec Joseph d'Arimathie (23,

²⁸ On notera plusieurs rencontres de vocabulaire entre ce passage et 1 Co 7. Pour saint Paul, la vraie virginité comporte cette attention sans limite ni soustraction au Seigneur.

²⁹ Sur ces thèmes de « part » et d'« héritage » on lira avec intérêt : M.-E. Boisnard, *Le lavement des pieds* (Jn 13, 1-17), RB 71 (1964), pp. 5-24, surtout pp. 8-10.

³⁰ Le commentaire de W. Grundmann donne les références rabbiniques.

55-56), rendant les derniers honneurs à leur Maître. Enfin ce sont elles que nous entendons comme premiers témoins de la résurrection (24, 22.24).

Il eût fallu sans doute évoquer la mère de Jésus, celle qui a cru, mais la lecture de ces textes nous permet déjà plusieurs conclusions.

IV

QUI EST LA FEMME ?

Selon saint Luc elle est un être devant qui Jésus se sent parfaitement libre, aussi libre que devant tout être humain quelles que soient sa race, sa condition sociale, sa culture, etc.

Jamais ne se pose à son sujet un problème d'égalité. Comme l'homme elle est bénéficiaire de la promesse ; avec l'homme elle doit accueillir le salut en Jésus-Christ.

Elle est surtout, pour saint Luc, celle qui vit **au paroxysme** chaque étape et chaque situation de cette montée du disciple vers Jérusalem, vers le Père. Cette conversion vécue au « féminin » (de façon synthétique et intuitive, passionnément et totalement, sans les retards d'une certaine raison calculatrice...) la prédestine (parce qu'elle est toujours en avance sur son compagnon...) à devenir :

la **représentante** (personnalité corporative, type ou symbole) des pauvres, des malades, des pécheurs, de tous ceux qui attendent le salut ;

le **porte-parole** des êtres aimants, en voie de conversion ; le **disciple** par excellence en qui la parole est féconde, le **témoin** du ressuscité.

Une constatation et un souhait

En conclusion, je voudrais exprimer une constatation et formuler un souhait.

Ces textes de saint Luc disent vrai : voilà ma **constatation**. Ils évoquent, en vérité, la femme, notre compagne. Celle qui est convoquée, par grâce, à la beauté et à la communion. Celle dont la laideur, la souffrance, la solitude et le péché nous blessent et nous révoltent. Ces textes nous

montrent cette Marie, toute attentive à Jésus, que j'ai rencontrée tant de fois, sur des chemins divers, cette Marie qui nous lance toujours son appel à la conversion, à la ferveur et au don sans mesure.

C'est pourquoi à l'adresse de toutes les femmes, mes sœurs, je formule ce **souhait** : qu'elles reconnaissent leur dignité et se souviennent de quel Serviteur elles sont les disciples.

Alors la jeunesse de l'Eglise en sera renouvelée. Leur présence en Jésus ressuscité, la puissance de leur douceur, la permanence de leur tendresse enfin, prolongeront le témoignage de la prophétesse Anne que Luc admirait : « Elle louait Dieu et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance » (Lc 2, 38).

Grégoire Rouiller